

20^e dimanche ordinaire A – 16 août 2020

Les dons gratuits de Dieu et son appel sont sans repentance (Lettre aux Romains 11,29)

Un salut offert à tou(te)s (Isaïe 56,1-2.6-7)

Ainsi parle le Seigneur. – *Observez* le droit, *faites* la justice, car mon salut approche, il vient, et ma justice va se révéler. Heureux l'homme qui *fait* ainsi, l'être humain qui s'y attache fermement, *observant* le sabbat pour éviter de le transgresser, et *observant* sa main pour éviter de *faire* un mal quelconque. [...]

Les étrangers qui se sont attachés au Seigneur pour l'honorer, pour aimer son nom, pour devenir ses serviteurs, tous ceux qui observent le sabbat sans le profaner et tiennent ferme à mon alliance, je les conduirai à ma montagne sainte, je les comblerai de joie dans ma maison de prière, leurs holocaustes et leurs sacrifices seront agréés sur mon autel, car ma maison s'appellera « Maison de prière pour tous les peuples ».

En général, l'Ancien Testament est centré sur le peuple d'Israël qu'il invite à cultiver sa particularité de peuple élu, mis à part pour être l'allié de Dieu. Pourtant, on y trouve aussi des pages très ouvertes à l'universel. Si une telle ouverture va de soi dans le monde chrétien, elle est plus problématique dans le Judaïsme qui est davantage sensible à une autre valeur : la singularité de chaque peuple, de chaque personne. Au fond, les deux accents sont importants, mais les articuler n'est pas simple. C'est pourtant nécessaire si l'on veut éviter les dérives : cultiver sa particularité en oubliant l'universel risque d'engendrer individualisme et fermeture sur soi ; cultiver l'universalisme en oubliant les singularités risque d'engendrer désir d'uniformité et rejet (fanatique) du différent.

Dans l'Ancien Testament en tout cas, la singularité est valorisée. Dès l'élection d'Abraham (en Genèse 12) et sa circoncision (en Genèse 17), la mise à part qui fait de l'élu un être unique, différent des autres, est essentielle. Mais cette mise à part a un but, et il est universel : permettre au Seigneur de répandre sa bénédiction sur l'humanité tout entière (voir Genèse 12,1-3). Cependant, le risque est grand d'oublier cette visée large qui est celle de Dieu.

C'est dans un contexte où Israël a tendance à l'oublier et à se refermer sur lui-même qu'un disciple d'Isaïe prononce son oracle. Pour le Seigneur, l'essentiel pour avoir la vie, c'est l'attention à la loi (« observer », 3 fois) et la pratique de la justice (« faire », 3 fois). C'est ce qui conduit l'être humain au bonheur, à l'épanouissement authentique. Un peu plus loin, il précise sa pensée en spécifiant qu'il s'agit bien de tout être humain, et donc également des étrangers qui, eux aussi, sont donc invités à connaître le bonheur selon Dieu. Pour cela, un chemin est indiqué : s'attacher au Seigneur et devenir ses serviteurs – nous dirions ses alliés.

Mais le prophète semble insister particulièrement sur le sabbat comme signe d'alliance. Pour quelle raison ? Au début de la Genèse, Dieu achève la création en se retirant le 7^e jour : ce faisant, il se met une limite à lui-même, il retient pour ainsi dire sa puissance pour faire place à ce qui n'est pas lui, à son « autre », l'humanité à qui il a confié le pouvoir de prendre soin de la terre. Au cœur des 10 commandements où est énoncé l'essentiel de la loi de l'alliance, résonne le précepte du sabbat : en s'abstenant de tout travail le 7^e jour « pour le Seigneur », l'Israélite ouvre lui aussi un espace de liberté pour l'autre et pour l'Autre, condition essentielle pour qu'une alliance soit possible. En insistant sur le sabbat, l'oracle prononcé par le disciple d'Isaïe vise juste : le bonheur selon Dieu est accessible à quiconque accepte, comme Dieu, de limiter librement son pouvoir et son espace, de manière à respecter ceux de l'autre et à se rendre ainsi capable d'une juste relation avec lui. C'est cette justesse qui ouvre à l'alliance avec Dieu. Sans distinction de peuples ni de races...

La conversion de Jésus (Matthieu 15,21-28)

Partant de Génésareth, Jésus se retira dans la région de Tyr et de Sidon. Voici qu'une Cananéenne, venue de ces territoires, disait en criant : « Prends pitié de moi, Seigneur, fils de David ! Ma fille est tourmentée par un démon. » Mais il ne lui répondit pas un mot. Les disciples s'approchèrent pour lui demander : « Renvoie-la, car elle nous poursuit de ses cris ! » Jésus répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Mais elle vint se prosterner devant lui en disant : « Seigneur, viens à mon secours ! » Il répondit : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. » Elle reprit : « Oui, Seigneur ; mais justement, les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » Jésus répondit : « Femme, grande est ta foi, que tout se passe pour toi comme tu le veux ! » Et, à l'heure même, sa fille fut guérie.

Selon l'évangile de Matthieu, Jésus n'est pas ouvert d'emblée aux étrangers. Au chapitre 10 (versets 5-6), il envoie les Douze en mission avec cette instruction : « Ne prenez pas le chemin des païens et n'entrez pas dans un bourg des Samaritains : allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël » pour les libérer du mal, les guérir et leur annoncer le Règne de Dieu. Plus loin, lors d'une controverse avec des maîtres juifs, Jésus constate qu'ils honorent Dieu en paroles, mais que leur cœur reste loin de lui (15,7-8). On le voit alors – par désillusion ? – se retirer à l'étranger, « dans la région de Tyr et de Sidon », sur la côte de l'actuel Liban.

Une femme de la région – Matthieu la nomme « Cananéenne » comme pour suggérer qu'elle fait partie des ennemis d'Israël – supplie Jésus d'avoir pitié d'elle. En l'appelant « Seigneur, Fils de David », elle le reconnaît comme le Messie d'Israël. Et en lui exposant sa préoccupation pour sa fille, elle lui demande indirectement de faire pour elle ce qu'il a fait dans le pays des Juifs (voir 4,24 ; 8,16.28-34 ; 9,32-33 ; 12,22). Jésus ne daigne pas lui répondre, se murant dans un silence d'indifférence. La femme ne s'avoue pas vaincue pour autant, et ses cris finissent par indisposer les disciples au point qu'ils disent à Jésus de la satisfaire pour qu'elle leur lâche les baskets. La réponse que Jésus leur oppose est un refus catégorique : aider cette étrangère n'est pas de son ressort. Et l'on notera que, dans sa répartie, il n'a même pas un mot pour la femme...

En venant se prosterner devant lui, la Cananéenne arrête Jésus comme pour le contraindre à l'écouter. Et en répétant sa demande, elle cherche à l'obliger à exprimer son refus clairement. Mais lui, en une phrase teintée de mépris, explicite sa réponse aux disciples à l'aide d'une métaphore : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. » Autrement dit : mes dons sont pour les juifs, pas pour ces « petits chiens » d'étrangers.

C'est alors que la femme prend la balle au bond. Répondant, elle invite Jésus à changer de point de vue, à voir les choses sous un angle différent. Dans sa parole à la femme, Jésus s'est mis à la place du maître de maison qui se soucie des enfants et de leur nourriture : il voit les choses d'en haut, d'où sans doute le mépris qui transpire de sa réponse. Mais la femme lui fait voir les choses à partir du bas, du point de vue des petits chiens qui sont sous la table : en se contentant des miettes, ils ne prient en rien les enfants de leur nourriture ! Qu'il considère donc aussi le plaisir de ces chiots...

Peut-être touché par l'insistance et le sans-gêne de la Cananéenne, mais surtout retourné par le point de vue qu'elle fait valoir, Jésus voit en elle une femme dont la foi est telle qu'elle peut transformer sa vie et celle de sa fille. C'est ici un tournant dans le récit de Matthieu, comme le montre la scène du partage des pains aux 4 000, qui représentent la multitude des humains des quatre coins de l'univers : la femme ouvre l'horizon de l'universel à Jésus qui, jusque-là, réservait son attention à ceux de son peuple. C'est sans doute un message que Matthieu envoie à sa communauté de juifs devenus chrétiens : les dons de Dieu ne sont pas réservés à Israël, comme ce dernier a tendance à le penser. Ils sont pour tous les humains. Pourvu qu'ils mettent leur confiance en Jésus.